



HAL
open science

Intuitionnisme dialogique et pré-propositionnalité

Clément Lion

► **To cite this version:**

| Clément Lion. Intuitionnisme dialogique et pré-propositionnalité. 2024. hal-04445308

HAL Id: hal-04445308

<https://hal.science/hal-04445308>

Preprint submitted on 7 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Intuitionnisme dialogique et pré-propositionnalité

Clément Lion

STL Savoirs Textes Langage – CNRS – UMR 8163

Pour Sofia

Abstract

Our purpose here is to return to an obviousness which we propose to consider as debatable. The fact that the processes of intuitionism come into conflict with certain laws of classical logic would justify – it is thought – to reform the latter, in order to remove the reasons for the conflict and to establish the reasonings of which intuitionism consists on a logic that be itself intuitionist. Going against this way of apprehending the relationship between intuition and logic, we propose to develop the idea that the conflict between a properly intuitionist mathematics and the classical logic does not have to be suppressed, insofar as it is the expression of a dynamic tension, which – one is entitled to make the hypothesis – represents the very essence of the act by which Brouwer instituted – in a spirit of rupture – intuitionism. Then, we attempt to show that, provided it is thought of dialogically, intuitionism opens up avenues for a renewal of the concept of phenomenological reduction.

Résumé

Notre propos est ici de revenir sur une évidence dont nous proposons d'envisager qu'elle soit discutable. Le fait que les procédés de l'intuitionnisme entrent en conflit avec certaines lois de la logique classique justifierait – pense-t-on – de réformer celle-ci, afin de supprimer les raisons du conflit et d'asseoir les raisonnements en lesquels consiste l'intuitionnisme sur une logique elle-même intuitionniste. À rebours de cette manière d'appréhender le rapport entre l'intuition et la logique, nous proposons de développer l'idée que le conflit entre une mathématique proprement intuitionniste et la logique classique n'a pas à être supprimé, dans la mesure où il est l'expression d'une tension dynamique, dont on est en droit de faire l'hypothèse qu'elle représente l'essence même de l'acte par lequel Brouwer a institué – dans un esprit de rupture – l'intuitionnisme. Nous tentons ensuite de montrer qu'à condition d'être pensé dialogiquement, l'intuitionnisme ouvre des chemins en vue d'un renouvellement du concept de réduction phénoménologique.

1 Introduction

S'il est incontestable que l'intuitionnisme s'est posé lui-même comme étant complètement indépendant des dispositifs propres aux autres écoles fondationnalistes que sont le logicisme et le formalisme, il n'en est pas moins vrai que son expression a toujours pris place – plus ou moins explicitement – au sein de controverses. Plus spécifiquement, les propositions intuitionnistes entrent *ouvertement* en conflit avec certaines lois de la logique classique. Cette conflictualité avec la logique peut certes être interprétée comme n'étant qu'un effet secondaire et accidentel d'une idée que n'aurait inspiré aucune volonté de controverse ; cependant, l'universalité prétendue de la logique semble devoir conduire nécessairement à ne pas pouvoir faire abstraction du caractère profondément iconoclaste, pour ne pas dire *choquant*, de la démarche intuitionniste. Évidemment, si l'on s'en tient à une approche standard de la logique, on ne peut pas – et il est absurde de – penser la conflictualité d'un mode de raisonnement avec la logique : celle-ci représente, en effet, l'armature formelle du raisonnement¹. Pour s'en être tenu à une telle approche de la logique², les études académiques sur l'intuitionnisme se sont généralement appuyées sur la formulation d'une logique alternative, dans le prolongement des travaux de Heyting³. Cependant, cette approche standard de la logique n'est pas la seule, et nous voudrions montrer qu'une autre approche est possible, qui permette de faire de la conflictualité avec la logique une caractéristique essentielle des raisonnements intuitionnistes⁴. Cette approche est celle de la logique dialogique, en tant qu'elle est basée sur l'idée que l'accord entre des interlocuteurs à propos des règles logiques qu'ils sont disposés à suivre afin de raisonner ensemble repose sur des choix dont les motifs doivent pouvoir être, sinon *définis*, du moins *indiqués* indépendamment de ces mêmes règles, c'est-à-dire à un niveau *pré-logique* ou *pré-propositionnel*.

¹Pour la même raison, on a pu parfois juger absurde le programme d'une fondation de la logique, au nom du fait que l'effectuation d'un tel programme ne pourrait pas lui-même reposer sur autre chose que sur la logique. L'argument a été discuté par (KAMLAH et LORENZEN 1996).

²Selon cette conception “moderne” de la logique, celle-ci tend à être définie comme “un système de règles tel qu'appliqué à de quelconques énoncés vrais il conduit toujours à d'autres énoncés vrais” (LORENZEN 2023, p. 14).

³Rappelons très brièvement que ce qu'on appelle généralement “la logique intuitionniste” est une logique qui, par opposition à la logique dite “classique”, rejette les principes du tiers-exclu (selon lequel, soit une proposition est vraie, soit sa négation est vraie) et de l'élimination de la double négation (selon lequel, si on nie la négation d'une proposition, alors on peut affirmer cette proposition). Ces deux principes sont essentiels pour bon nombre de démonstrations mathématiques, notamment toutes celles qui reposent sur un raisonnement par l'absurde.

⁴“Il n'y a, en s'appuyant sur la conception moderne [de la logique] aucune explication raisonnable au phénomène voulant que soudain, un groupe de mathématiciens parmi les plus respectés se mette à considérer l'un des principes les plus admis de la logique aristotélicienne, le *tertium non datur*, comme n'étant pas fiable” (LORENZEN 2023, p. 15). On trouverait dans (LORENZEN et SCHWEMMER 1975) une comparaison entre l'idée d'un raisonnement en conflit avec la logique et l'idée d'un établissement des règles de la logique.

2 Du constructivisme à l'intuitionnisme dialogiques

2.1 Le constructivisme dialogique

La logique dialogique, telle que le principe en a été formulé pour la première fois par le mathématicien et logicien allemand Paul Lorenzen, dans une conférence prononcée en 1958 et publiée en 1960 sous le titre *Logique et Agon* (LORENZEN 2023), reposait initialement sur l'idée que, à l'origine, la logique consistait à rechercher les moyens de distinguer, parmi les modes d'argumentation utilisés dans les jeux dialectiques, ceux qui étaient valides de ceux qui ne l'étaient pas, notamment afin de *contrer* "l'art rhétorique des sophistes, qui leur permettait de changer le noir en blanc" (*ibid.*, p. 14). Il s'agissait pour Lorenzen d'en revenir au sens originel de la logique – par opposition à la manière dont elle est envisagée par les modernes –, à savoir comme un système de règles permettant de savoir, *dans une situation actuelle de controverse*, ce qu'on peut effectivement déduire de certaines propositions, afin de contrer les tentatives excessives des sophistes. Il ne s'agit donc pas de s'appuyer sur un système de règles *a priori* pour déduire des propositions, mais plutôt d'opposer tactiquement un tel système de règles à des discours trompeurs dont la signification initiale est définie indépendamment de lui, afin d'en limiter la puissance persuasive. Autrement dit, ce dont il doit être question, en logique, c'est de savoir comment il est possible de contraindre un adversaire à reconnaître que son argumentation est erronée au nom de règles qu'il sera forcé d'admettre, même s'il ne les a pas explicitées lui-même, dans un premier temps, et même s'il n'a pas raisonné en fonction d'elles. L'approche dialogique est ainsi fondamentalement une approche pragmatiste : elle vise à montrer à quoi sert la logique et comment on s'en sert dans des argumentations concrètes ; elle ne correspond pas une structure normative *a priori*, mais elle établit plutôt sa propre normativité en prenant pour point de départ des interactions langagières concrètes qui sont d'abord a-logiques, sinon illogiques : la normativité va émerger de l'interaction, de façon secondaire, et c'est ainsi qu'est née la logique, selon Lorenzen⁵.

On sait que l'un des motifs essentiels ayant conduit à la découverte de la logique dans l'antiquité a été la recherche d'une méthode permettant [...] de fixer des règles afin de transformer le jeu consistant à s'affronter l'un l'autre en l'absence de toute règle en un authentique "agon". (LORENZEN 2023)

Il y a, à la base de la logique dialogique que Paul Lorenzen propose en un sens de faire renaître depuis le fond de la logique antique, la reconnaissance que les règles d'inférence qui gouvernent les raisonnements proprement logiques instituent un espace de jeu qui se superpose à une couche elle-même prélogique et pragmatique, c'est-à-dire sur des modes d'interaction qui se nouent indépendamment d'un souci logique, lequel surgit toujours de façon dérivée et à travers un acte de rupture. L'approche dia-

⁵Voir aussi (KAPP 1942 [1965])

logique de la logique ne correspond donc pas à une façon parmi d'autres d'examiner la vérité logique de propositions complexes – selon une approche réductive – mais plutôt à une façon de considérer la normativité de la logique en fonction des pratiques argumentatives concrètes, dont l'extension est plus large que celle des pratiques argumentatives logiquement correctes, dans la mesure où celles-ci sont toujours symptomatiquement articulées à des agents sociaux concrets, affectés par les interactions auxquelles ils prennent part d'une manière qui transcende toujours la seule dimension argumentative et propositionnelle des échanges qu'ils nouent.

Un des aspects qui fait l'originalité de l'approche dialogique, c'est qu'elle permet de comparer des logiques entre elles et de fonder le passage d'une logique à une autre sur un changement dans les règles d'interaction qu'on admet : il y a donc, antérieurement à l'admission des règles logiques, la reconnaissance d'une couche purement dialogique – marquée par ce que nous avons proposé de nommer une *divergence fondamentale*⁶ – dont les règles d'interaction qui vont pouvoir s'instituer sur sa base en tension représentent des formes de dépassement – au demeurant, jamais complètes, c'est-à-dire des tentatives d'établir les conditions d'un "authentique agon", selon l'expression de Lorenzen.

Ce dernier observait déjà, en 1958, qu'il était possible de se servir du cadre de la logique dialogique pour penser l'intuitionnisme mathématique (LORENZEN 2023, p. 15). Cette orientation générale a conduit à ce qu'il est devenu courant de nommer le *constructivisme dialogique*, par quoi il faut entendre l'exigence que l'application du *principe méthodique* – caractéristique du constructivisme en général qui exige d'indiquer, pour tout objet qu'on se propose d'examiner, la méthode qu'il faudra impérativement suivre pour le construire – soit complété par un *principe dialogique*, garantissant la possibilité effective de communiquer les instructions correspondantes, en fonction d'une situation d'enseignement et d'apprentissage susceptible d'être effectivement mise en œuvre au sein d'une interaction (HEINZMANN 2013, p. 77-78)⁷.

L'application conjointe de ces deux principes, méthodique et dialogique, a pu justifier l'adoption de certaines règles plutôt que d'autres, dans le cadre d'une approche de la logique, basée sur l'idée que les règles

⁶L'explicitation de cette divergence fondamentale entre deux interlocuteurs entrant en dialogue est ce qui motive l'admission mutuelle de la validité du cadre invariant qui permettra de structurer leurs échanges. Sur ce point, voir (LION 2023, p. 180).

⁷Il n'y a pas lieu, selon nous, de comprendre la philosophie sous-jacente au constructivisme dialogique, fondé sur ces deux principes, comme relevant d'un *pragmatisme transcendantal* ainsi que le suggère (PRADELLE 2020, p. 481). En effet, s'il est incontestable qu'une approche dialogique du geste de rupture que représente l'intuitionnisme doit conduire à abandonner "la thèse d'une structure noétique invariante du sujet transcendantal" (*ibid.*), il ne s'agit cependant pas non plus tout à fait de rapporter "les opérations subjectives à la situation historique des champs d'idéalité et des normes démonstratives admises" (*ibid.*), ce qui revient à reconduire, certes en l'historicisant à la manière de K.O. Apel, l'idée d'une subjectivité (ou intersubjectivité) transcendantale. Il s'agit plutôt de refuser de reconnaître toute primauté au transcendantal, par l'indication que l'admission de tout *a priori*, fût-il relatif et historique, repose sur des actes d'ajustement mutuel entre des pré-sujets, qui ne doivent pas tant être définis en fonction d'un cadre transcendantal qui rendrait ces actes possibles, mais plutôt d'après leur irréductibilité mutuelle, en tant qu'elle engendre une tension infinie, telle qu'un cadre transcendantal ne représente jamais qu'une tentative de la réduire en fixant des repères *a priori* communs.

logiques renvoient fondamentalement à des règles d'interaction, ce qui est une manière de définir la logique dialogique – définition que nous n'allons pas tout à fait ici reprendre à notre compte. Ainsi, s'il est possible de faire correspondre certaines règles d'interaction à la logique classique, la stratégie argumentative philosophique propre au constructivisme dialogique consistera *généralement* à montrer que ces règles d'interaction classiques *forcent d'une manière artificielle* le régime d'exécution naturel des principes mentionnés plus haut. Par opposition à ce régime forcé, il s'agira de montrer que les règles du jeu dialogique particulier qui coïncident exactement avec ce qu'il est possible ou impossible d'établir par le biais d'une logique intuitionniste correspondent à un régime moins artificiel, plus immédiatement lisible dans les exigences de la situation dialogique elle-même. Ceci rejoue au fond un type d'argumentation proche de celui qu'emploie (DUMMETT 1978), au sens où la raison d'adopter telles règles d'interaction plutôt que telles autres s'enracine dans l'exigence que ces règles puissent permettre l'élaboration d'une théorie de la signification permettant de rendre raison du caractère communicable du sens d'une proposition quelle qu'elle soit⁸.

Pour ce qui concerne la signification des énoncés correspondant à des propositions complexes, l'exigence d'une communicabilité du sens est partagée par la logique dialogique : le sens d'une proposition complexe est, en effet, susceptible d'être explicité sous la forme d'une interaction dialogique réglée correspondant typiquement à chaque constante logique. Ainsi, le sens d'un connecteur consistera dans l'exécution de deux types de règles, fixant les modalités de l'interaction sur un plan respectivement local et global. Une interaction dialogique considérée sur un plan local correspond à une interaction particulière à l'intérieur d'un dialogue, abstraction faite de la manière dont celui-ci est censé commencer et s'achever. Une interaction globale sera, en revanche, faite d'une série d'interactions locales, selon des règles spécifiques qui fixeront la manière dont doit se dérouler un dialogue pris dans sa globalité. Commençons donc par préciser la nature des règles locales dont l'usage ne requiert pas, pour le moment, de préciser ce qu'il convient d'entendre *techniquement* par le mot de "dialogue"⁹.

⁸L'un des principes fondamentaux sur lesquels repose le raisonnement de Dummett, dont l'idée générale consiste à dire que la logique classique, dans son admission de la portée universelle du principe du tiers-exclu, repose fondamentalement sur de lourds présupposés métaphysiques – contrairement à la logique intuitionniste –, est que toute signification doit être communicable et qu'il ne saurait donc y avoir de signification *privée*. Or, Dummett admet que ce principe entre en conflit avec la manière dont Brouwer lui-même envisage l'intuitionnisme mathématique. Pour une discussion de ce principe et une tentative de rendre concevable une composante privée de la signification, fondée sur une analyse sémiotique inspirée des travaux de Peirce, voir (LION 2019).

⁹En toute rigueur, selon la dialogique standard, la signification d'une proposition complexe ne peut être donnée d'une manière pleinement communicable qu'à travers l'explicitation des deux types de règles, car une proposition est définie dialogiquement à travers la possibilité que l'interaction entre deux partenaires d'un jeu de dialogue aboutisse à une décision quant à la question de savoir lequel des deux a gagné la partie (LORENZ 2010). Cependant, dans la mesure où nous cherchons, à la suite de Lorenzen (et ainsi que nous allons progressivement le préciser), à remonter en-deçà des règles, afin de penser une interaction *pure*, c'est-à-dire préalable à l'acceptation des règles, nous devons admettre qu'une composante de

2.1.1 Règles locales

Dans les tableaux suivants, qui doivent être lus de droite à gauche et de haut en bas, X et Y désignent deux interlocuteurs quelconques, un énoncé complexe précédé d’un point d’exclamation signifie une assertion et tous les coups présents dans la colonne X (resp. Y) sont attribués à X (resp. Y). Ainsi, si Y joue $!AxB$ (pour x un connecteur quelconque), le coup joué ensuite par X consiste en une “attaque” contre laquelle Y pourra se “défendre”. L’idée de base est qu’une telle séquence de coups permet de montrer en quoi consiste la signification des constantes logiques en montrant tout simplement, à travers un diagramme, comment on doit s’en servir dans une interaction et comment on peut attester qu’on sait effectivement s’en servir.

X	Y
	$!A \wedge B$
$\wedge^?L$ (ou $\wedge^?R$)	$!A$ (ou $!B$)

TABLE 1 : Règle d’interaction fixant le sens d’une proposition conjonctive

X	Y
	$!A \vee B$
$\vee^?$	$!A$ (ou $!B$)

TABLE 2 : Règle d’interaction fixant le sens d’une proposition disjonctive

Si l’on considère, pour commencer, le cas de la conjonction (table 1), la règle stipule que si un joueur (ici Y) fait d’un énoncé conjonctif l’objet d’une assertion, X pourra l’attaquer en choisissant l’un ou l’autre des énoncés conjoints (celui de gauche, L , ou celui de droite, R), dont Y aura l’obligation, selon la règle, d’en faire l’objet d’une nouvelle assertion. Autrement dit, comprendre la signification d’une conjonction, c’est savoir que, si quelqu’un affirme qu’il fait beau *et* que l’air est frais, alors il sera obligé d’admettre qu’il fait beau, si on le lui demande, et qu’il sera également obligé d’admettre que l’air est frais, si on le lui demande aussi¹⁰.

la signification – disons une *pré-signification* – puisse être donnée à travers les seules règles locales. Sur ce point, voir (LION 2023, p. 170-194).

¹⁰Il convient de noter qu’en l’absence de règle supplémentaire, une telle interaction pourrait être répétée à l’infini, car rien n’exclut qu’X répète indéfiniment son attaque. C’est pourquoi on pose généralement, à titre de coups préalables au dialogue effectif, le choix, par chaque joueur, d’un rang de répétition, qui limite la quantité d’attaques qu’un joueur aura le droit d’effectuer à l’encontre d’une assertion faite par l’autre joueur. Sur le caractère artificiel – et, par-là, philosophiquement révélateur de ce dispositif –, en cela que son indispensabilité rend manifeste le caractère lui-même artificiel *de la propositionnalité en tant que telle*, comprise comme aptitude pour un énoncé d’être prouvable ou réfutable, voire simplement vrai ou faux, voir (LION 2023, p. 214, 230) et (CLERBOUT 2014).

Pour ce qui concerne la disjonction, sa règle d'usage (table 2) diffère de celle de la conjonction en cela que ce n'est plus le joueur qui attaque qui choisit la partie droite ou gauche de l'énoncé complexe qu'elle permet de réduire, mais le choix revient à celui qui se défend, ce qui est naturel, dans la mesure où affirmer une disjonction engage moins qu'affirmer une conjonction.

Si on examine à présent la règle qui fixe le sens de l'implication (table 3), elle consiste en cela que l'attaquer revient à concéder l'antécédent, tandis que se défendre contre elle consiste à affirmer le conséquent (affirmation qui est fonction de la concession faite par l'attaquant).

X	Y
	$!A \rightarrow B$
$!A$	$!B$

TABLE 3 : Règle d'interaction fixant le sens d'une proposition implicative

Pour finir, la règle fixant le sens de la négation (table 4) est une application particulière de la règle fixant le sens de l'implication, dans la mesure où l'on conçoit la négation d'un énoncé comme la reconnaissance du fait qu'il implique une absurdité. De ce fait, si l'attaquant concède cet énoncé, le défenseur ne peut pas se défendre, car cela reviendrait pour lui à affirmer un énoncé qu'il juge absurde (et donc implicitement à abandonner le jeu).

X	Y
	$!\neg A$
$!A$	—

TABLE 4 : Règle d'interaction fixant le sens d'une proposition négative

2.1.2 Règles globales

Ainsi que nous l'avons déjà mentionné, en toute rigueur, l'application à un énoncé des seules règles locales ne suffit pas à en instituer la *propositionnalité* dans la mesure où c'est seulement si une interaction peut s'achever sur la victoire de l'un des deux joueurs qu'on considèrera l'énoncé ayant occasionné le dialogue comme étant défini en tant que proposition. Autrement dit, le concept dialogique de propositionnalité est défini en fonction de caractéristiques de l'interaction que les règles locales ne suffisent pas à déterminer, dans la mesure où leur application ne permet pas de désigner un vainqueur, de sorte qu'une interaction basée sur les seules règles locales peut être appelée *pré-propositionnelle*. En effet, on ne peut pas assimiler la capacité de se défendre ou d'attaquer à celle de l'emporter fasse à son interlocuteur. Les règles globales, qui fixent le déroulement et la manière dont peut finir un dialogue, sont donc nécessaires pour com-

pléter sa caractérisation en tant que procédure de décision quant à la propositionnalité d'un énoncé¹¹.

La **règle standard 1**, dite règle de déroulement, stipule qu'un dialogue se compose d'une suite finie d'étapes dialogiques ou coups, dans lesquels deux interlocuteurs, le proponent **P** et l'opposant **O**, avancent tour à tour des attaques et des défenses en fonction des règles locales, énoncées auparavant, et des autres règles globales. La première étape dialogique consiste à poser la thèse du dialogue. Chaque coup suivant est soit l'attaque d'une affirmation précédente de l'adversaire, soit une défense vis-à-vis d'une attaque adverse précédente.

La **règle standard 2**, fixe les modalités des attaques et des défenses. C'est en faisant varier cette règle qu'il sera possible de différencier un mode d'interaction traduisible dans une logique dite classique ou un mode traduisible dans une logique intuitionniste, c'est à dire dans laquelle l'utilisation du principe du tiers exclu, ne pourra pas donner lieu à une stratégie de victoire¹². Ainsi, **la règle standard 2c**, dite règle classique, énonce que X peut librement choisir d'attaquer un énoncé quelconque de Y. X ou Y désigne indifféremment O ou P, avec X différent de Y) ou de se défendre contre une attaque quelconque de Y, pour autant que le lui permettent les règles locales et les règles globales restantes. En revanche, **la règle standard 2i**, dite règle intuitionniste, pose que X peut librement choisir d'attaquer un énoncé quelconque posé par Y pour autant que le lui permettent les règles locales et les règles globales restantes, ou encore de se défendre contre la dernière attaque de Y à laquelle il n'a pas encore répondu.

La **règle standard 3**, dite règle formelle, énonce que P n'a le droit de poser comme énoncés élémentaires que ceux qu'a déjà utilisés O. En revanche, O a toujours le droit de poser des énoncés élémentaires (pour autant que le lui permettent les règles locales et les autres règles globales) ; les énoncés élémentaires ne sont pas attaquables¹³.

Enfin la **règle standard 4**, dite règle de fin de dialogue, énonce qu'un dialogue est terminé lorsque les règles du dialogue n'autorisent plus aucun coup. Celui qui a joué le dernier coup a gagné la totalité du dialogue.

¹¹Sur le concept de définissabilité dialogique, voir (LORENZ 2010, p. 36).

¹²Il est important de savoir que la logique dialogique introduit une distinction qui lui est spécifique entre deux niveaux de lecture des dialogues, à savoir le niveau *ludique*, qui est immanent à la pratique des dialogues eux-mêmes, et au sein duquel un joueur peut perdre, alors qu'il *aurait pu* gagner en jouant mieux, et le niveau stratégique, qui suppose une totalisation des manières de jouer de l'adversaire, et donc l'adoption d'une perspective qui transcende chaque dialogue particulier. Le niveau ludique est celui où se détermine la signification ; le niveau stratégique, celui où se détermine la vérité, de sorte que la signification se laisse définir indépendamment de la vérité, distinction qui confère une grande portée expressive au dispositif des dialogues. Sur ce point, on se reportera notamment à (RAHMAN et al. 2018)

¹³Le basculement dans une approche dialogique de la pré-propositionnalité consistera notamment à lever cette interdiction d'attaquer les énoncés élémentaires, ce qui ira de pair avec une "infinisisation" des dialogues, ainsi que nous allons l'expliquer dans la suite de cet article.

2.1.3 Illustration : dialogues à propos du principe de l'élimination de la double négation selon la règle classique et la règle intuitionniste

Le lecteur trouvera dans les deux diagrammes suivants l'illustration de ce que change l'admission de la version classique ou intuitionniste de la règle standard 2. Selon la première version (table 5), P est autorisé (par application de la règle formelle) à recopier le coup 3 joué par O afin de se défendre, contre l'attaque jouée par O auparavant, c'est-à-dire au coup 1. Selon la seconde version – donc celle qui est dite “intuitionniste” (table 6) – P n'est plus autorisé à effectuer un tel recopiage, car il n'a le droit de se défendre que contre la *dernière* attaque. Ainsi, s'agissant de soutenir le principe de l'élimination de la double négation, dont il est question ici en guise d'exemple, le proposant gagne dans le dialogue selon la règle classique, ayant le dernier mot (au coup 4) et perd dans celui selon la règle intuitionniste, car c'est alors l'opposant qui a le dernier mot (au coup 3).

O			P		
			$\neg\neg A \rightarrow A$	0	
1	$\neg\neg A$	0	A	4	
			$\neg A$	2	
3	A				

TABLE 5 : Dialogue selon la règle classique

O			P		
			$\neg\neg A \rightarrow A$	0	
1	$\neg\neg A$	0			
			$\neg A$	2	
3	A				

TABLE 6 : Dialogue selon la règle intuitionniste

2.1.4 Argument en faveur de la règle dite intuitionniste

La logique dialogique, quoique pluraliste, se revendique d'une proximité avec la logique constructiviste, dite *intuitionniste*. Pourtant, il n'est pas, selon nous, si immédiatement évident que la **règle standard 2c** soit, dans la mesure où elle est justement une *règle*, plus artificielle que la **règle standard 2i** : la situation d'interaction selon les règles d'un jeu logique n'est-elle pas *par elle-même* artificielle ? Où se situe la différence ?

Plusieurs arguments ont été développés à ce propos. Celui qui nous semble le plus fort a été formulé par (LORENZ 2010, p. 37-38)¹⁴. Selon

¹⁴Pour une discussion détaillée de cet argument, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à (LION

Lorenz, seule la version intuitionniste de la “règle standard 3” fournit le moyen :

d’assurer la transition depuis la vérité matérielle vers la vérité logique autrement qu’à travers la procédure classique habituelle consistant à définir la vérité logique comme une vérité matérielle générale.

Autrement dit, une règle sera moins artificielle, plus authentiquement *dialogique*, si elle permet de concevoir et d’assurer cette transition depuis la vérité matérielle vers la vérité logique non pas *par un processus d’abstraction*, présupposant l’exercice d’une faculté cognitive se superposant à la relation d’interaction (laquelle est donc supposée secondaire), pour fonder *a priori* la possibilité d’un accord mutuel, mais bien *par un acte qui soit lui-même un acte de dialogue*. Ainsi, le passage de la vérité matérielle (qui concerne le contenu d’une proposition élémentaire¹⁵) à la vérité logique (qui concerne l’usage d’une pluralité de telles propositions élémentaires dans un espace cadré par des règles d’interaction reconnues valides par plusieurs joueurs) relèverait d’un *acte de rupture* intrinsèquement dialogique, si on prescrivait à un joueur le devoir de se défendre contre la dernière attaque, à moins qu’il ne soit en mesure de contre-attaquer. Mais pourquoi ?

Proposons l’hypothèse suivante : si l’on se situe sur le plan de la stricte vérité matérielle et donc si l’on veut envisager dialogiquement la signification d’un énoncé dont le régime de vérité soit lui-même matériel, alors la possibilité de la contre-attaque doit être indéfiniment ouverte et conduit donc naturellement à une *infinitisiation* du dialogue – et donc à une dé-propositionnalisation de l’énoncé correspondant –, dans la mesure où, ainsi que nous l’avons déjà dit, un dialogue garantit la propositionnalité d’un énoncé seulement pour autant qu’il représente une procédure susceptible de s’achever par la victoire d’un des joueurs. Dès lors, l’admission du principe que la quantité de contre-attaques légitimes *doit être finie* est ce qui permet proprement de basculer dans la sphère logique et propositionnelle. Or, cette acceptation acte la reconnaissance de la situation dialogique par les joueurs, car elle repose sur le constat mutuel que, si l’explicitation de leur divergence mutuelle demeure infinie, alors il ne pourront *jamais* tomber d’accord, au sein d’un espace commun, sur la moindre position partagée. Admettre qu’il faut *barrer*, au-delà d’un certain seuil, l’explicitation des motifs potentiels de la divergence, cela revient à acter l’irréductibilité de cette divergence et donc à offrir le choix de s’engager ensemble, sans autre certitude que celle de son propre choix, dans la construction de repères communs, *malgré tout*¹⁶. En fait, les deux

2023, p. 202-205).

¹⁵Par exemple, “0 n’est le successeur d’aucun nombre”.

¹⁶C’est là un point dont l’importance nous semble considérable. Contrairement à une approche *transcendantale* qui consisterait à appréhender l’autre à partir d’un noyau invariant qu’une réflexion transcendantale permettrait de dégager et de saisir comme représentant un socle susceptible de nous relier l’un l’autre à des procédures constructives univoques, l’approche ici envisagée revient à penser la constitution d’un espace commun et l’identification d’un invariant, rendant possible l’effort en vue d’une compréhension mutuelle, comme dépendant de la reconnaissance de *l’irréductibilité absolue de la divergence mutuelle*. Cette irréductibilité est ce qui *motive* – et non pas ce qui *fonde* – la décision et l’effort

versions de la règle 3 sont artificielles en cela qu'elles instituent chacune un barrage contre une infinité potentielle de contre-attaques qu'appellerait la prise en compte de la vérité matérielle en jeu au moment du dialogue où cette même règle s'applique ¹⁷, c'est-à-dire à chaque fois qu'il est question pour un joueur de choisir entre attaquer et se défendre. Néanmoins, il y a tout de même une différence majeure, quoique subtile, entre les deux versions, à savoir que la règle classique néglige *l'actualité* de ce moment dans le dialogue dans la mesure où elle revient à autoriser un joueur à se défendre contre une attaque *même si celle-ci n'est pas la dernière* : cette indifférence à l'égard de l'actualité de chaque étape du dialogue revient à refouler le seul véritable motif qui puisse justifier l'actualisation *de l'ensemble des règles structurelles* durant tout le processus du dialogue, à savoir le devoir de couper court à l'infinetisation potentielle du dialogue à *chacune de ses étapes*, afin rendre celui-ci possible en tant qu'élaboration commune. Dans la version classique de la règle 3, le choix de couper court à cette infinetisation procède déjà *a priori* de la possibilité d'une sorte de regard transversal sur le dialogue qui permet à un joueur de circuler entre l'actuel et le révolu comme si l'un et l'autre étaient rassemblés, côte à côte, dans une seule et même structure donnée une fois pour toutes. La version intuitionniste de cette même règle, bien qu'elle soit artificielle *en tant qu'elle est une règle*, rend tout de même sensible, à chaque moment du dialogue, la nécessité de *continuellement* réactualiser la validité des règles structurelles et la possibilité, toujours ouverte, de ne pas le faire¹⁸.

en vue de faire tenir un espace commun et donc une logique, *malgré l'absence de tout socle commun qui serait donné ou même éventuellement à découvrir*. C'est là une perspective que peut nourrir la lecture originale que le philosophe géorgien Merab Mamardachvili propose de Descartes, dans ses *Méditations cartésiennes*. Contrairement à une idée qui semblerait évidente, le *cogito* de Descartes ne relève en rien de la *découverte* d'un socle certain sur lequel il s'agirait de rebâtir tout l'édifice de la science. Prenant plutôt acte du fait que le vécu psychique est aléatoire et se différencie radicalement en chaque point de l'espace d'où il est éprouvé par une pluralité irréductible de *psychés*, l'autoposition du cogito relève d'une invention (*vy-dumka*, littéralement "pensée-hors de") équivalente à l'acte de séparer la conscience de son ancrage psychique (donc, en l'occurrence, "hors de sa propre *psyché*"), afin de garantir au champ de la conscience objectivante une indépendance complète par rapport à tout principe de pluralisation et de différenciation qui serait lié au vécu psychique. C'est donc dans l'effort volontaire de se tenir dans un écart (*zazor*) par rapport aux expressions plurielles du vécu psychique spontané que consiste le *cogito*, en tant que principe instituant un champ transcendantal rendant possible toute procédure objectivante (et donc toute propositionnalité garantissant la possibilité de l'expression d'une vérité matérielle). Autrement dit, l'effort et la décision de faire tenir un espace commun, dans lequel des objets existent *au sens philosophique*, prime sur la reconnaissance de toute structure transcendantale, laquelle revêt en quelque sorte un caractère purement fictif et dépendant d'une série de choix, toujours à reconduire (MAMARDACHVILI 1997, p. 174).

¹⁷En effet, toutes deux limitent la quantité de contre-attaques à celles qui sont en accord avec les autres règles locales et globales. Notons qu'une autre version de cette règle pourrait très bien ouvrir à la possibilité d'autres types d'attaques, lesquelles transcenderaient le domaine de celles qui sont permises par les autres règles ; on aurait alors une sorte de règle ouvrant sur la possibilité d'un "état d'exception" autorisant une plongée dans les équivoques de la vérité matérielle. Elle rendrait les dialogues injouables, mais exprimerait mieux la divergence fondamentale dont tire son origine *tout* dialogue.

¹⁸Un dialogicien pourrait objecter qu'une règle imposant à chaque joueur de faire le choix préalable d'un rang de répétition représente justement une manière de limiter le nombre d'attaques possibles. Or,

2.2 L'intuitionnisme dialogique

Le propos qui va suivre s'inscrit dans une certaine continuité avec l'argument de Kuno Lorenz que nous venons d'interpréter. Nous allons maintenant élaborer plus avant l'idée que les actes de l'intuitionnisme doivent être situés au niveau de la soudure délicate entre le plan propositionnel et un plan pré-propositionnel, sur lequel il s'appuie et avec lequel il rompt, ce qui présuppose un régime d'analyse *pré-logique* du contenu des propositions élémentaires. Montrons d'abord qu'une telle perspective s'inscrit de fait également dans une certaine continuité avec l'approche inaugurale de Paul Lorenzen, telle que présentée dans "Logique et Agon".

Notons pour commencer que, rétrospectivement, l'argument que Lorenzen a formulé initialement pour questionner la validité universelle du principe du tiers-exclu rompt assez radicalement avec la manière dont les dialogiciens ont généralement appréhendé le problème. Bien loin de reposer sur une comparaison du caractère plus ou moins *ad hoc* des divers types possibles de règles, en tant qu'ils fondent différents types d'acheminement vers une issue du dialogue, il s'agit simplement pour Lorenzen d'acter, dans une certaine mesure, l'irréductibilité ou la transcendance mutuelle des deux perspectives qui font le dialogue. Or, s'il y a cet écart pré-logique – cette *divergence* – alors celui-ci précède la différenciation des règles classique et intuitionniste, ou, plus exactement, la règle classique peut être vue comme conduisant à réduire cet écart davantage que ne le fait la règle intuitionniste ; cependant, la différenciation de ces règles n'est pas ce qui définit initialement les manières différentes de développer un dialogue sur la base d'une divergence, ni donc ce qui différenciera le style classique du style intuitionniste. En effet, ce qui différencie un type de raisonnement intuitionniste d'un type de raisonnement classique n'est pas tant, selon Lorenzen, le fait de se situer *a priori* dans un espace structuré par tel ou tel type de règle, qu'un effet de la différenciation des motifs qu'on peut avoir de se projeter dans un espace structuré par des règles logiques *en général*. Autrement dit – et telle est peut-être l'idée la plus paradoxale que nous soutenons dans le présent article – on pourrait très bien envisager une modalité intuitionniste de participation à une argumentation reposant sur l'admission de règles *classiques*, dans la mesure où nous concevons le geste intuitionniste comme un geste de rupture avec la logique classique, et que le dispositif des dialogues rend possible de concevoir un tel geste de rupture comme un geste s'incorporant à un dialogue, éventuellement en tant qu'il fait valoir l'existence d'une divergence irréductible. En ce sens, *c'est dans l'inconfort qu'il éprouve à faire un usage aveugle et mécanique d'une logique* quelle qu'elle soit *qu'on repère l'intuitionniste, pas dans le type de logique dont il fait usage*. À l'inverse, la règle intuitionniste tend elle-même à réduire la divergence, notamment dans la mesure où son usage présuppose admise la propositionnalité des énoncés élémentaires, en présupposant l'applicabilité *permanente* des règles structurelles en tant que garantie de finitude ; or, répétons-le, le geste

l'artificialité du dispositif est évidente et nous pensons plutôt que cette limitation doit tirer sa justification de la considération par chaque joueur de ce qu'elle rend possible, à savoir la constitution d'un espace propositionnel.

accompli par l'intuitionniste ne consiste pas, selon nous, à s'engager dans un espace normatif défini selon des règles d'interaction spécifiquement intuitionnistes, mais plutôt à accomplir un geste de rupture par rapport à l'espace défini selon un système de règles supposée permettre la pratique d'une "pensée aveugle", pour reprendre l'expression de Leibniz, en questionnant l'évidence selon laquelle les énoncés élémentaires seraient susceptibles d'une compréhension univoque. Évitant un tel présupposé et d'une manière qui nous semble assez bien correspondre à ce geste de rupture, Lorenzen propose de différencier ce qu'il appelle un jeu et un méta-jeu. Le jeu s'accomplit de façon solitaire, éventuellement de façon parallèle entre deux joueurs; le méta-jeu est, quant à lui, proprement dialogique et suppose que les joueurs, malgré leurs divergences, se hissent ensemble à une perspective commune sur le fond *boueux* de ces mêmes divergences, éventuellement pour tenter de les atténuer. Essayons d'expliquer ce point.

Loin de s'encombrer du problème délicat consistant à savoir comment déterminer la propositionnalité d'un énoncé élémentaire, Lorenzen suggère de s'en tenir à l'aspect purement pragmatique de la production de quelque chose selon des règles. Soit une proposition A, contentons-nous de poser qu'elle sera définie d'une façon suffisamment claire si deux joueurs reconnaissent mutuellement que ce qu'ils font en s'y référant est compréhensible et susceptible d'être répété par l'autre : autrement le sens d'un énoncé propositionnel s'épuiserait dans la compréhension de la manière dont on doit s'en servir. C'est ce que Lorenzen appelle le niveau du jeu – et c'est à ce niveau du jeu que nous voudrions situer les constructions mathématiques à travers lesquelles Brouwer propose des contre-exemples au principe du tiers-exclu. Par contraste avec ce niveau du jeu, on bascule sur le plan de ce méta-jeu qu'est la logique dès lors que les deux joueurs formulent des énoncés relatifs à ce qu'ils pensent qu'il est possible de faire *en général* au niveau du jeu. Ainsi, à supposer qu'un joueur soit capable de faire quelque chose que l'autre ne sait pas faire, il existera bien une procédure commune permettant de décider qui des deux a raison, à savoir la simple démonstration en acte que cette chose est possible, et la logique s'institue comme une procédure permettant de déterminer *a priori* les configurations possibles du jeu, sans qu'il soit nécessaire de réaliser effectivement celles-ci.

Il devient ainsi concevable d'exprimer la transcendance de cette couche pré-logique par rapport au niveau du symbolisme logique – aussi bien, comme nous le verrons bientôt, que la transcendance interne, c'est-à-dire l'écart absolu, qui dynamise cette couche pré-logique du fait de l'incompréhension mutuelle *irréductible* en laquelle elle consiste. Ainsi que nous l'avons déjà dit, l'attitude propre à l'intuitionnisme ne consiste pas à penser selon une certaine logique qui rompt avec la logique classique, il s'agit de penser *dans l'espace même de la rupture avec la logique classique*, par la prise en compte de ce qui est irréductible à *tout* symbolisme logique et à *toute* propositionnalité. Et cette pensée de la rupture d'avec le symbolisme logique est une pensée qui s'éprouve elle-même *dans la rupture*, c'est-à-dire dans l'inconfort de la déchirure toujours possible et latente entre l'effort de s'exprimer et la joie d'être entendu. La couture entre cet

effort et cette joie est ce qui fait le *miracle* du dialogue, miracle dont on a toujours à craindre qu’il ne soit qu’un *mirage*¹⁹.

Nous voudrions maintenant nous engager un peu plus loin que ne le faisait Lorenzen dans la différenciation du jeu et du méta-jeu, mais pour cela, il nous faut préciser la position exacte du seuil que nous voulons franchir et que lui ne franchit pas. Contrairement à ce que nous voudrions suggérer ensuite, il ne semble pas que Lorenzen ait jamais vraiment mis en doute la possibilité de s’entendre sur la manière dont il convient d’appliquer les règles fixant le sens d’une pratique concrète, comme l’attestent évidemment les exemples qu’il prend dans *Logique et Agon*, lesquels consistent simplement à concaténer des signes²⁰. Ainsi, la divergence qu’on peut trouver entre deux joueurs mesurant l’une à l’autre, dans un méta-jeu, leurs capacités respectives de jouer à un même jeu, ne saurait consister en autre chose qu’en une différence d’habileté, qui ne doit pas affecter les possibilités objectives du jeu dont ils partagent les règles, tout en y jouant chacun de son côté. Ainsi, si nous voulions rendre au moyen d’un diagramme la manière dont peut s’insérer, selon le propos de Lorenzen, un geste intuitionniste au sein d’un dialogue selon des règles classiques, on devrait le rendre de la façon suivante, en reprenant à nouveau l’exemple classique de l’élimination de la double négation (LORENZEN 2023, p. 19) :

O			P		
				$!((A \rightarrow \wedge) \rightarrow \wedge) \rightarrow A$	0
1	$!(r \rightarrow \wedge) \rightarrow \wedge$	0		$!r[\dots]^P$	4
			1	$!r \rightarrow \wedge$	2
3	$!r[\dots]^O$	2			
5	$?r[\dots]^O = r[\dots]^P$	4			

TABLE 7 : Transcription du dialogue intuitionniste selon Lorenzen

Si P défend, à propos d’une proposition A quelconque, le principe (classique) de l’élimination de la double négation, alors O est en droit d’instancier cette proposition A par une pratique constructive et réglée de son choix, nommée ici : r . Or, on peut très bien supposer que, même en expliquant à P en quoi consiste cette pratique r , O soit en mesure de produire quelque chose dont P soit incapable. Dans le diagramme,

¹⁹Ce ne sont pas les règles que les joueurs appliquent qui garantissent la possibilité effective d’un dialogue, mais une composante qui transcende la dimension purement argumentative, et qui a certainement à voir avec l’esthétique et avec cette “fragilité du beau” (*Zebrechlichkeit des Schönen*) dont parlait Oskar Becker, quand il évoquait l’extrême finesse de la pointe où se rencontrent l’œuvre d’art et l’expérience esthétique (BECKER 1929). Nous dirions quant à nous que la composante intuitive du dialogue, qui donne sa motivation *commune* à la reconduction continue des règles structurelles relève d’une même fragilité et que l’effort que menait activement Brouwer pour faire valoir une vérité matérielle cadrait mal avec les règles logiques relève d’une recherche en vue d’un dialogue vivant de cette composante intuitive. C’est donc dans un esprit de dialogue qu’il était “solipsiste”. Sur ce point, voir notamment (LION 2023, p. 401-404).

²⁰(LORENZEN 2023, p. 16)

l'expression : ! $r[\dots]^O$ désigne une réalisation concrète de la part de O, conforme aux règles définissant r et accomplie d'une manière qui demeure, pour un temps, cachée aux yeux de P. Ici, même en assumant une structure de jeu classique, autorisant donc P à recopier un coup de O pour se défendre rétrospectivement contre une attaque qui n'est pas la dernière, P peut perdre, à supposer que O exige de P qu'il atteste avoir produit une chose identique à celle qu'il a lui-même produite. Cette exigence prend la forme d'une attaque, rendue au coup 5, et qui consiste à questionner l'effectivité de l'identité des deux constructions menées parallèlement. Pour clarifier : P affirme que c'est toujours le cas que, si la non-dérivabilité, selon les règles, d'une construction A, est elle-même non-dérivable, alors A est dérivable²¹ ; puis, O choisit une manière d'instancier A, à savoir r ; dans ces circonstances, il n'est pas sans risque pour P de recopier l'expression : r , car il est possible que O sache faire quelque chose que P ne sait pas faire, de sorte que ce qu'il a recopié apparaîtra bien comme vide. Or, c'est là une manière d'attester qu'une pure déduction logique ne donne lieu à aucun savoir digne de ce nom, à moins d'être accompagnée par une construction effective. Ce qui importe ici est simplement de comprendre que Lorenzen exige qu'à l'arrière-plan d'une inférence logique soit toujours présente une activité de construction effective. Si un joueur court-circuite le jeu, pour ne s'appuyer que sur les règles du méta-jeu, il court le risque que soit révélée, notamment par l'intuitionniste, la vacuité de sa prétention, aussi bien que celle de son discours.

Il est remarquable que le coup 5, tel qu'il est reporté dans la table 7, ne peut plus être joué si on considère comme acquis que les constructions de l'un des joueurs sont immédiatement lisibles par l'autre joueur, et entièrement retranscrites, quant à leur contenu, par les propositions élémentaires qui en font état. C'est la raison pour laquelle, selon Lorenzen, ce qui différencie essentiellement un méta-jeu classique d'un méta-jeu intuitionniste, c'est fondamentalement *l'attitude* que chaque joueur adopte à l'égard de l'autre joueur. Si cette attitude est "coopérative", c'est-à-dire si chaque joueur effectue ses propres constructions au regard de l'autre joueur, alors la logique classique est confirmée, car il n'y a rien que l'un des joueurs fera que l'autre ne pourra aussitôt apprendre, et l'enjeu devient celui d'une clarification générale des possibilités objectives du jeu. En revanche, si cette attitude est plutôt "compétitive", au sens où chaque joueur effectue ses constructions en les cachant à l'autre²², jusqu'au mo-

²¹Le mot "dérivation" (*Ableitung*) désigne ici simplement le fait de suivre une règle pour produire quelque chose à partir d'autre chose ; par exemple, soit une maille dans un tricot, on peut ajouter une autre maille ; ou, soit un nombre, on peut définir son successeur (LORENZEN 2023, p. 15-16).

²²Lorenzen va même plus loin, en utilisant l'expression "*als Feinde*" (LORENZEN 2023, p. 20). Il peut sembler surprenant que l'attitude dans le dialogue qui suscite davantage sa sympathie soit celle qui consiste à voir le partenaire comme un ennemi. Expliquons cela métaphoriquement en invoquant un poème de René Char, tiré du recueil *Lettera amorosa* (1952). Citons-le tout d'abord : "Je ne puis être et ne veut vivre que dans l'espace et dans la liberté de mon amour. Nous ne sommes pas ensemble le produit d'une capitulation, ni le motif d'une servitude plus déprimante encore. Aussi menons-nous malicieusement l'un contre l'autre une guérilla sans reproche." L'hostilité serait une forme d'amour, en tant qu'elle peut être une lutte contre la somnolence en laquelle consiste l'application mécanique de

ment décisif où l'identité des constructions parallèles est questionnée par l'un des joueurs, comme ici au coup 5, alors on est davantage dans une forme de jeu intuitionniste. On voit donc que ce ne sont pas les règles adoptées qui font la différence, mais bien, ainsi que le suggérait Kuno Lorenz, la manière dont s'opère la transition depuis la vérité matérielle jusqu'à la vérité logique.

2.3 Dialogues potentiellement infinis et pré-propositionnalité

Admettre le coup 5 comme un coup légitime revient à reconnaître la possibilité d'une infinitisation du dialogue reporté table 7. En effet, à supposer que P établisse l'égalité $r[\dots]^O = r[\dots]^P$ – ce qui, dans l'exemple de Lorenzen, reviendrait à posséder sa propre méthode de construction de r , O pourrait toujours contre-attaquer en explicitant l'irréductibilité de sa propre construction à celle de P. Autrement dit, O peut mettre en question l'identité prétendue de la construction par P de r à sa propre construction. Or, ainsi que nous l'avons suggéré plus haut, cela revient bien à sortir de la perspective de Lorenzen, qui fait reposer sa conception opérative de ce qu'est une construction sur la simplicité et l'univocité pragmatique des règles de dérivation et de leur application à des figures concrètes, de sorte que la communication est toujours *en droit* possible, dans les exemples qu'il prend. Or, il n'est pas si évident – ainsi que l'a fait valoir, en revanche, Kuno Lorenz – que cette univocité des actions de signes élémentaires puisse être acquise sans donner lieu à des ajustements mutuels supplémentaires, lesquels sont potentiellement infinis. Reconnaître cette équivocité, c'est s'engager dans une dynamique de *dé-propositionnalisation* du dispositif dialogique – et de *dés-ontologisation* du domaine d'individus instanciant ses prédicats –, par quoi il faut entendre l'admission, dans l'espace dialogique, de coups par lesquels le pré-supposé de l'univocité de la signification des énoncés élémentaires est susceptible d'être questionné et requestionné, selon une série potentiellement infinie d'indications de divergence, de doutes, de nuances...etc.. Le dispositif dialogique n'est plus alors conçu comme un moyen d'établir la vérité logique d'une proposition sur la base des concessions initialement faites par l'opposant quant à la propositionnalité des énoncés élémentaires dont est constituée cette proposition. Il s'agit plutôt désormais d'y voir un dispositif d'explicitation des divergences entre les joueurs, de sorte que, d'une certaine manière, celui qui perd est celui qui échoue à expliciter davantage la divergence, et cède en cela la main au joueur le plus *créatif*, c'est-à-dire celui qui demeure capable d'indiquer l'existence

règles et la reprise aveugle d'une logique. Se tenir dans une position d'écart solipsiste par rapport à l'autre, et lui reconnaître volontiers son propre droit à la transcendance, dans tout ce qu'elle peut avoir éventuellement de menaçant, n'empêche pas de l'aimer, au contraire. La "guérilla sans reproche" dont parle René Char exprime très bien la nature potentiellement *liante* de la divergence qui creuse l'espace du dialogue. Une entente avec l'autre qui ne ferait pas l'épreuve de cet écart pourrait bien n'être qu'un moyen d'exiger une capitulation de sa part, ou de capituler ensemble devant des injonctions institutionnelles. Les joueurs d'un véritable dialogue sont l'un *contre* l'autre, au double sens du mot "contre". Voir (LION 2023, p. 440-441).

d'un régime d'usage nouveau de l'énoncé élémentaire, conduisant à la mise en question des limites symboliques réglant *a priori* son usage. Proposons d'appeler ce mode d'interaction un *solipsisme constructif mutuel*, par quoi il faut entendre que chaque joueur se voit reconnaître par l'autre une capacité infinie de creuser l'écart qui le sépare de l'autre, y compris lorsqu'ils s'entendent en paroles et, éventuellement, en actes.

On peut alors imaginer la continuation du dialogue précédent en exprimant, comme dans la table 8, la construction $!r[\dots]^P$ à travers le symbolisme $A[\alpha_1, \dots]^X$, où A désigne ce à quoi les deux joueurs se réfèrent effectivement en commun lorsqu'ils parlent d'une même construction, sachant que cette référence commune se réduit au seul acte de la désigner, ce qui ne présume pas de *ce que* désigne cet acte, ni donc de la nature exacte de la référence, laquelle devrait d'ailleurs relever plutôt d'une série d'actes et de choix, potentiellement infinie, que d'une référence objective à proprement parler. $A[\alpha_1, \dots]^X$ et $A[\alpha_1, \dots]^Y$ étendent cette expression au moyen d'une *double* indexation : $\alpha_{1,2,3}$ indique la série des actes ou des choix par lesquels un joueur peut préciser la nature de cette référence, telle qu'il la comprend ; l'index X (resp. Y) désigne l'identité du joueur – qui tout *contre* l'autre – laquelle identité *déliquescence* se superpose à celle du Proposant P ou de l'Opposant O, pour indiquer la permanence possible d'une relation *symétrique* entre les joueurs pour ce qui concerne le contenu équivoque et mouvant des énoncés élémentaire par-delà l'asymétrie entre P et O²³. On aurait alors, à l'arrière plan, non seulement de tout dialogue, mais même de toute étape dans un dialogue une divergence potentielle, qu'exprimerait le diagramme suivant, qu'il faut donc se représenter comme présent de manière latente à chaque étape d'un dialogue standard, tel que figuré dans les diagrammes dont se sert habituellement la logique dialogique.

A	
$A[\alpha_1, \dots]^X$	$A[\alpha_1, \dots]^Y$
$A[\alpha_1, \alpha_2 \dots]^X$	$A[\alpha_1, \alpha_2 \dots]^Y$
$A[\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3 \dots]^X$	$A[\alpha_1, \alpha_2, \alpha_3 \dots]^Y$
...	...

TABLE 8 : Dialogue matériel potentiellement infini

Il va de soi qu'admettre que toute jointure au sein d'un dialogue argumentatif est sous-tendue par la possibilité d'une telle divergence infinie, revient à détruire le dispositif des dialogues en tant que procédure finitaire de décision rationnelle. Or, l'intérêt d'orienter l'attention sur une telle possibilité n'est clairement pas un intérêt technique²⁴, mais plutôt un intérêt philosophique, si l'on entend par "philosophie" une démarche

²³Ce processus d'indexation s'intègre au dispositif standard des dialogues sous la forme de séquences de choix libres, lesquelles ont été introduites par Brouwer en 1916, thématiques selon les termes d'une herméneutique de l'existence par Oskar Becker, en 1927, puis reléguées parmi les objets controversés de l'intuitionnisme mathématique par Heyting, Bishop et Dummett.

²⁴Même si la prise en compte de cette composante pré-propositionnelle des dialogues permet de rendre

ouverte au questionnement des présupposés de la rationalité *en général*. Cette forme de philosophie, cherchant à transcender les diagrammes à travers lesquels il est possible de rendre de manière claire et explicite ce en quoi consiste la signification, correspond à ce que nous avons nommé l'*intuitionnisme dialogique*, et s'efforce d'accomplir, si l'on peut dire, une "dialogisation du solipsisme", ce que nous voudrions expliquer brièvement pour finir.

3 Intuitionnisme dialogique et phénoménologie : esquisse d'un dialogue

3.1 Pré-propositionnalité et réduction phénoménologique

L'intuitionnisme dialogique partage, par certains aspects, l'ambition de la phénoménologie husserlienne, dans la mesure où celle-ci se propose d'explicitement une dimension du sens qui n'est pas accessible à travers la seule explicitation d'une logique, comprise comme système de règles conservant la vérité propositionnelle, dimension dont l'exploration conduit Husserl à assumer un "solipsisme", actant le caractère absolument *personnel* de l'ego transcendantal²⁵. Néanmoins, il y a tout de même une divergence assez radicale entre les deux approches. Selon celle de Husserl, les actes intentionnels qui sous-tendent notamment la constitution d'une proposition élémentaire, comprise comme instanciation d'un prédicat par une entité individuelle, font potentiellement l'objet d'une explicitation au moyen de la méthode de la réduction phénoménologique, en tant que celle-ci est une modalité spécifique de la réflexion, basée sur l'adoption d'une *attitude* particulière, dépendante d'une conversion libre du regard sur soi et sur le monde, permettant le dévoilement des composantes anté-prédicatives du sens, à travers une suspension de l'attitude naturelle – suspension qui relève fondamentalement d'une modification du rapport de soi à soi. Or, dans la mesure où l'intuitionnisme dialogique est basé sur le principe dialogique, compris comme nécessité d'inscrire tout acte dans le cadre d'une relation potentielle d'enseignement et d'apprentissage – et plus généralement dans le cadre d'une interaction –, il se démarque nettement de la méthode phénoménologique par son refus d'envisager la possibilité d'une attitude réflexive qui ne dépendrait pas *d'une situation d'interaction*, et plus particulièrement de divergence (laquelle se distingue d'ailleurs d'une situation dite intersubjective²⁶). En effet, c'est seulement d'une telle si-

compte d'une manière assez précise de ce qui est en jeu dans les contre-exemples que Brouwer opposait à certains principes de la logique classique, voir (LION 2023, p. 235-263)

²⁵(HUSSERL 1947, p. 149). Certes, Husserl envisage ce "solipsisme transcendantal" comme un "échelon inférieur de la philosophie", qui demande à être développé afin "de poser de manière convenable, le problème de l'intersubjectivité transcendantale" (*Ibid.*, p. 61), mais c'est donc bien que le niveau fondamental et primordial auquel est opéré la réduction phénoménologique se définit indépendamment de la présence et de la rencontre de l'autre.

²⁶Le concept d'intersubjectivité, dans la mesure où il présuppose, de la part d'un sujet intentionnel auto-constitué, un acte d'identification à soi qui représente pour lui une possibilité essentielle, ne satisfait

tuation, comprise comme irruption, vécue de l'intérieur, d'une *même* pratique effectuée par l'autre d'une manière plus ou moins ostensiblement alternative, et non pas d'un acte réflexif auto-constitué, que doit procéder la réduction, en tant que son effectuation doit pouvoir être *indiquée* à l'autre, comme principe d'approfondissement et de renforcement de la relation entretenue avec lui (ou elle), *parallèlement* à l'activité qui consisterait à réfléchir avec lui, ou elle, sur un mode propositionnel²⁷, si l'on veut du moins satisfaire au principe dialogique.

Ce serait alors peut-être à partir d'une sémiotique examinant la trajectoire des actions de signe – depuis leur immanence à l'acte jusqu'à leur reprise par un autre agent (ou le constat de l'impossibilité pure d'une telle reprise) –, et non pas à partir d'une égologie transcendante, qu'il serait possible d'indiquer le régime d'explicitation de l'horizon primordial du sens propositionnel que doit permettre d'accomplir une authentique *réduction*. C'est précisément le caractère incertain de cette

pas tout à fait au principe dialogique dans la mesure où l'identité à soi vaut comme un présupposé transcendantal de toute relation à l'autre; expliciter ce présupposé, c'est donc déjà en avoir affirmé la validité et se rapporter à l'autre selon l'horizon qu'il permet d'ouvrir. En toute rigueur, le principe dialogique part de la confrontation à l'autre en tant que source d'une divergence fondamentale telle que l'affirmation d'une identité entre soi et l'autre ne pourra valoir que comme une tentative de se comprendre avec l'autre *malgré cette divergence*, en se projetant ensemble dans la *fiction* d'une référence objective commune. Pour une réponse à l'objection selon laquelle l'intuitionnisme dialogique se situerait sur un plan mondain – et non transcendantal – voir (LION 2023, p. 181-184) : l'intuitionnisme dialogique se situe sur un plan pragmatique qui n'est, à proprement parler, *ni mondain, ni transcendantal*.

²⁷Afin d'illustrer la manière dont nous comprenons ici le sens du mot "réduction", nous pourrions, par exemple, nous référer aux travaux de l'iconoclaste Fernand Deligny. Sans vouloir résumer en une note de bas de page une œuvre aussi riche et foisonnante, indiquons que le choc de sa rencontre avec Janmari, un autiste mutique, semble avoir représenté pour lui une expérience fondamentale qui l'a conduit à s'apercevoir, toujours plus radicalement, de l'emprise du langage sur "l'humain que nous sommes", emprise qui nous fait notamment envisager notre rapport au monde et à nous-même selon la modalité du *faire*, *contre* laquelle Deligny esquisse la tentative d'adopter un "parti pris de l'agir", parti pris inconfortable en cela qu'il présuppose de rompre avec tout *projet*, pour tenter de laisser se tisser, selon un régime "à l'infinif", une existence en réseaux, laquelle tend toujours, automatiquement et malgré elle, à être "incorporé[e] au projet pensé", au projet pensé *constitutivement au moyen du langage* (DELIGNY 2008, p. 33). Cet effort paradoxal d'ouverture à un *au-delà du langage*, faisant suite à une rencontre humaine, singulière et affectivement chargée, mène nous, à une réduction des croyances les plus fondamentales du sujet conscient, par exemple celle que la vérité serait dicible ou qu'un objet disparaissant de notre vécu psychique se maintiendrait à l'être par la persistance d'un ordre consistant – fût-il transcendantal –, encourageant "la prétention de fixer la vie, en refusant de la laisser filer au gré de l'événement et de ses multiples dangers" (MACHEREY 2019, p. 185). À l'encontre de ce présupposé que la phénoménologie husserlienne confirme par le seul projet qui est le sien d'en revenir "aux choses mêmes", l'œuvre et toute la démarche humaine de Deligny dévoilent le renforcement implicite de l'emprise du langage qu'opère la simple formulation de ce même projet, en y opposant, *dans l'incertitude et la crainte*, des tentatives, toujours à renouveler, pour rejoindre l'autre, et le laisser être comme il ou elle est, dans son altérité irréductible. L'acte minimal donateur de signification s'institue alors, à suivre Deligny, à un niveau de radicalité bien plus primordial que celui qu'identifie la phénoménologie husserlienne, laquelle reste tributaire d'une démarche théorique, entièrement prise, selon ses termes à lui, dans la "camisole idéologique, qui n'est pas de cette toile robuste dont on faisait les camisoles d'asile et les voiles des barques de pêche, mais qui est bel et bien tramée de ce qu'il [lui] faut bien appeler le langage", fautive d'être nourrie de "la présence d'enfants qui vivent la rupture du langage" (DELIGNY 2017, p. 1114-1115).

reprise à *l'identique* du sens immanent à un acte – notamment d'un acte de construction – qui ouvre la nécessité, non pas tant d'une réflexion, que d'une mise au point mutuelle *continue*, en laquelle consiste proprement, dans la tension toujours maintenue de la divergence, une réduction susceptible d'être accomplie *ensemble*. Alors que la question de la communication de la réduction phénoménologique pose problème si l'on s'en tient à la perspective de Husserl, ainsi que l'a montré Eugen Fink, la réduction qui procède de l'intuitionnisme dialogique est de nature à s'effectuer d'emblée sur un mode qui relève essentiellement du commun (qu'il ne faut bien sûr pas confondre avec l'univoque), dans la mesure où elle repose sur l'attention à la divergence, ce qui est un principe de liaison à l'autre.

3.2 Réduction, altérité primordiale et création continue

En somme, le type de réduction auquel nous conduisent les considérations qui précèdent présente cette caractéristique remarquable qu'elle ne dépend d'aucune méthode générale dont il serait possible de suivre les instructions par un effort de la volonté. Étant donné que c'est la rencontre de l'altérité qui, selon nous, anime l'effort en lequel doit consister la réduction, il ne saurait être question d'explicitier *a priori* ce en quoi celle-ci consiste, si du moins on souhaite que le terme de réduction désigne quelque chose qui a à voir avec la radicalité du questionnement philosophique, selon la puissance qui est la sienne d'ébranler *toute* certitude. Par contraste, le type de réduction phénoménologique dont Husserl définissait le projet, par exemple dans ses *Méditations cartésiennes*, nous apparaît comme ne pouvant pas, de manière constitutive, s'élever tout à fait à la hauteur de ses propres prétentions, à savoir notamment celle de reposer sur "une attitude d'absolue indépendance à l'égard de toute pré-conception" (HUSSERL 1947, p. 68). En effet, dès lors qu'il est question, pour Husserl, d'adopter, au moyen de l'*epochè*, une telle attitude afin de "me révéler moi-même comme moi transcendantal" (*Ibid.*, p. 72), la pré-conception *qu'il y a quelque chose à révéler*, à savoir une structure normant *a priori* le faisceau des actes intentionnels, s'est déjà nouée au cœur du projet de mener un questionnement radical, de sorte que celui-ci se voit d'emblée miné par la croyance que l'acte de dévoiler quelque chose permettrait d'avoir à sa disposition, dans la durée, cela même qu'on aura dévoilé. À cette idée de révélation, qui présuppose qu'une chose à révéler préexiste, nous voudrions, pour terminer, opposer quelques idées tirées d'une lecture (*dialogiquement* orientée) de ces autres *Méditations cartésiennes* que sont celles de Merab Mamardachvili. La première idée consistera à questionner l'évidence supposée selon laquelle l'identité à soi de l'ego singulier devrait représenter le socle ultime de la réduction transcendantale. La seconde idée consistera, quant à elle, à nouer la dimension de l'actualité à la réduction, afin de montrer en quoi l'identité à soi ne peut être affectée d'aucune permanence et qu'elle ne peut se constituer, pour elle-même, qu'à travers une création continue – et, dans une certaine mesure, fictionnelle – de soi au sein de la relation à l'autre. Nous ten-

terons enfin de voir dans quelle mesure ces deux idées sont susceptibles d'entrer en résonance avec la perspective d'une philosophie dialogique.

Commençons par la première idée.

Dans ses *Méditations cartésiennes*, Husserl énonce que :

Tout sens et tout contenu imaginables, qu'ils s'appellent immanents ou transcendants, font partie du domaine de la subjectivité transcendantale, en tant que constituant tout sens et tout être. (HUSSERL 1947, p. 141)

Il s'ensuit que toute formation de sens doit nécessairement se constituer, selon une démarche proprement phénoménologique, à travers l'explicitation apriorique de l'*ego* singulier qui accomplit la réduction. Donc, l'*autre* ne pourra jamais recevoir le statut d'instance primordiale : l'*ego*, en accomplissant la réduction, développe une phénoménologie universelle qui ne peut être rien d'autre qu'une "explicitation concrète et évidente de l'*ego* par lui-même" : les autres et l'objectivité en général ne sauraient être constituées autrement qu'à travers le mouvement de cette auto-explicitation de l'*ego* (HUSSERL 1947, p. 143). Ne pas reconnaître la nécessité de l'idéalisme transcendantal reviendrait, selon Husserl, à tomber dans "l'absurdité d'une philosophie transcendantale demeurant sur le terrain naturel" (*Ibid.*, p. 145).

Dans ses propres *Méditations cartésiennes*, Mamardachvili situe à la base de la dynamique suspensive, qui caractérise la réduction, ce qu'il appelle un "écart absolu", fondé sur le surgissement d'un "point d'intensité" ayant pour caractéristique d'être "excédentaire", "inaccessible" et "incompréhensible" (MAMARDACHVILI 1997, p. 53-54). Il prend pour exemple "la mort", "l'indifférence" ou encore "Dieu" : ce sont là des points qui surgissent, sollicitent la réflexion, et demeureront néanmoins toujours incompréhensibles, tout en ayant, continuellement, pour effet de changer, par l'intensité qui les entoure, "les valeurs de notre vie" (*Ibid.*). Leur présence sourde aux marges de l'espace réflexif, que l'un ou l'autre de ces points à concouru à ouvrir et dans lequel se déploie proprement la pensée philosophique, ne relève pourtant pas de celle d'un simple motif mondain, comme le serait, par exemple, un événement incitant à la réflexion. En effet, qu'un *point* de cette nature demeure toujours à l'horizon de la pensée suspensive, cela signifie qu'*il ne peut pas lui-même être réduit* et qu'il revêt donc le caractère de la rencontre d'une altérité primordiale, rencontre qui doit, à jamais, persister à préluder et dont la reconnaissance actuelle heurte de front l'affirmation husserlienne de la primauté absolue de l'*ego*, lequel ne rencontrerait l'altérité que de façon secondaire, sur le chemin de son auto-explicitation phénoménologique²⁸.

²⁸Les *Méditations cartésiennes* de Husserl, dans leur reprise du mouvement graduel accompli dans les *Méditations métaphysiques*, ont abandonné au passage la thématique de l'idée de Dieu, absolument centrale dans le discours de Descartes, et dans laquelle Husserl a sans doute repéré un effet de ce "contresens philosophique qu'est [à ses yeux] le réalisme transcendantal". Or, il est remarquable que la thématique de l'idée de Dieu est beaucoup plus présente dans les *Méditations cartésiennes* de Mamardachvili. Pour autant, nous ne pensons pas qu'il y a là un retour au contresens que dénonce Husserl. Ou plutôt, ne faudrait-il pas plutôt voir dans la déchirure qu'est le surgissement d'un point d'altérité absolue une expression dont l'irrationalité constitue l'horizon indépassable sur le fond duquel toute rationalité se configure ? (MOSTROSHILOVA 2009)

La relation au *point* surgissant et demeurant absolument extérieur, plutôt que d'être marquée par son caractère d'évidence, relève d'un acte de foi, pour autant qu' :

[a]voir la foi veut dire se maintenir à quelque chose qui n'a aucun fondement visible [et que] ce en quoi l'on croit est [alors] distingué du reste, justement par l'absence de fondements visibles pour sa réalisation, ainsi que pour l'être – si ce n'est la foi elle-même. (MAMARDACHVILI 1997, p. 137)

Que la divergence fondamentale, instituant la possibilité de ce dialogue infini qu'est le dialogue pré-propositionnel, pivote autour d'un acte de foi *mutuelle*, c'est ce que pourraient confirmer les précieuses analyses que Gerhard Heinzmann consacre à la notion d'intuition, laquelle correspond, selon lui, à un usage des éléments d'un système sémiotique *dépendant de la situation d'interaction* et tel que “la question de la légitimation de la représentation du signe ne se pose pas au même niveau de réflexion” ; l'usage intuitif se situe bien plutôt à un niveau antérieur à tout ce qui se laisse exprimer en fonction de structures propositionnelles (HEINZMANN 2013, p. 88), niveau auquel toute tentative d'entente mutuelle repose donc plutôt sur la différenciation, toujours incertaine, de modes d'indexation se greffant à une pratique commune réduite à son iconicité, c'est-à-dire ne faisant pas encore l'objet déterminé d'une représentation symbolique. En d'autres mots, l'intuition est en jeu dans une situation dialogique, là où aucun espace commun ne peut être encore fixé par des concepts univoques, mais ne s'institue qu'à travers un écart, une différenciation, induisant un flottement dont seule une foi, potentiellement mutuelle, est susceptible de compenser le caractère de déchirure absolue et les menaces qu'elle comporte à l'égard de toute volonté d'auto-préservation psychique (MAMARDACHVILI 1997, p. 138). C'est à travers sa reconnaissance du caractère primordial de la possibilité de la déchirure que l'intuitionnisme dialogique ouvre le chemin d'une réduction phénoménologique d'emblée menée *tout contre* l'autre, c'est-à-dire avec lui ou elle, mais aussi dans une opposition radicale et indépassable ; donc, pour reprendre l'expression du poète, sur le mode d'une “guérilla sans reproche”, qui vaudrait sans doute comme une définition de l'amour, critique envers l'idée que l'unité et la fusion puissent en être les modalités authentiques²⁹.

Venons-en maintenant à la seconde idée que nous voulions esquisser et dont nous avons annoncé qu'elle mettrait en jeu la notion d'actualité.

Souvenons-nous que la propositionnalité, dans la mesure où elle pré-suppose de *barrer* toute ouverture aux modes d'interaction qui sont susceptibles de conduire à une infinitisation du dialogue, repose essentiellement sur une opération de désindexation relative du sens à l'égard de la

²⁹Que l'amour soit, d'une manière similaire, le régime qui anime la réduction que Fernand Deligny accomplit à l'égard de l'emprise du langage sur “l'humain-que-nous-sommes”, il suffit de l'entendre parler du discours psychiatrique, au début du film *Ce gamin, là*, pour s'en convaincre. Parlant pour Janmari, il se retient manifestement de le comprendre et d'accomplir sur lui la moindre projection langagière, animé qu'il est d'un amour d'autant plus fort et puissant que celui-ci s'efface en tant qu'amour pour ne se laisser deviner qu'à une certaine qualité ineffable de la voix-off que Deligny enregistre, tandis qu'alternent à l'écran la lettre d'un psychiatre, une photographie de l'asile d'Armentières, et une autre de l'enfant mutique, une boule d'argile dans les mains, tenue à une ficelle.

situation actuelle d'interaction au sein de laquelle il se configure. De fait, il ne saurait y avoir de pensée véritable sans un effort actif pour qu'une telle opération ait lieu, car il ne saurait y avoir, par exemple, de pensée claire et distincte sans un renoncement actif au *pathos* de la relation. C'est en ce sens que Merab Mamardachvili observe, dans la correspondance entre Descartes et la reine Élisabeth, une *retenue* constante, qui ne laisse apparaître une relation chargée d'affectivité qu'à de très délicates nuances, cachées dans les marges d'un discours suivant le fil d'une argumentation rigoureuse et marquée par un souci manifeste de politesse³⁰. Quand elle s'articule aux éléments aléatoires et aux configurations toujours singulières de la *psyché*, la pensée philosophique se délite. Pour autant, il serait illusoire de s'imaginer que quiconque puisse s'installer dans une *position confortable* qui garantirait à sa pensée de demeurer *pensante*, et c'est au contraire à chaque instant, dans l'actualité pure du présent, que doit s'opérer un barrage à l'encontre du *pathos* et des oscillations psychiques induites par la situation d'interaction. En ce sens, même s'il y a la base de toute pensée digne de ce nom un effacement nécessaire de la *psyché* et la promotion d'un espace symbolique et artificiel garantissant l'indépendance des contenus de pensée à l'égard de tout mouvement spontané de la vie psychique, dans son caractère tendanciellement passionné, ce n'est pas pour autant que l'acte de pensée puisse consister en un basculement, qui aurait lieu *une fois pour toutes*, vers un espace logique et propositionnel susceptible d'offrir la garantie définitive d'une neutralité scientifique pour les idées formulées au sein de cet espace, quand bien même on définirait, avec toute la rigueur souhaitable, une procédure objective, voire même une méthode générale. C'est sur le fond d'un tel contraste qu'il convient, selon nous, d'interpréter la reprise par Mamardachvili du thème cartésien de la *création continue* – et nous verrons combien ce thème rejoint, dans ses enjeux fondamentaux, le concept brouwerien de séquences de choix libres, tel que nous avons tenté de l'incorporer aux diagrammes dialogiques standards.

Dans ses *Méditations métaphysiques*, Descartes pose :

C'est une chose bien claire et bien évidente (à tous ceux qui considéreront la nature du temps), qu'une substance pour être conservée dans tous les moments qu'elle dure, a besoin du même pouvoir et de la même action, qui serait nécessaire pour la produire et la créer de nouveau, si elle n'était point encore. En sorte que la lumière naturelle nous fait voir clairement, que la conservation et la création ne diffèrent qu'au regard de notre façon de penser, et non point en effet. (DESCARTES 1999, p. 450)

Cette observation sert avant tout à Descartes à établir l'existence nécessaire d'un être ayant ce pouvoir que moi, accomplissant le parcours des *Méditations*, je n'ai pas, à savoir celui de me conserver dans l'existence, ou, ce qui revient donc au même, celui de me créer. Ce serait pourtant un contresens, selon Mamardachvili, que de tirer de cette considération l'idée que notre existence serait maintenue à l'être par autre chose que notre propre volonté. En effet, si l'on réfléchit attentivement aux consé-

³⁰(MOSTROSHILOVA 2009, p. 62)

quences qui s'ensuivent, on est forcé d'admettre que si j'ai été créé par Dieu, pour autant "celui-ci ne me précède pas dans temps" et "il est tout entier dans le présent" (MAMARDACHVILI 1997, p. 67-68). Cela entraîne pour conséquence qu'il n'y a pas lieu de s'imaginer qu'une idée précéderait l'acte de la penser maintenant ; bien plutôt, s'il y a création continue – et l'argument de la discontinuité du temps semble un argument puissant – alors chaque idée doit être réactualisée en fonction du moment présent où elle a lieu ; elle ne tiendra pas toute seule dans la pensée par sa seule force d'inertie. Sans qu'il soit possible d'entrer ici dans le détail de ces analyses remarquables, nous pouvons au moins dire que loin de conduire à se représenter sa propre existence comme devant être *portée*, la théorie de la création continue fonctionne plutôt, selon Mamardachvili, comme une incitation à se porter soi-même dans la mesure où elle conduit à nier qu'il y ait la moindre chose dans le passé qui puisse contraindre la manière dont on voudra penser maintenant, dans le présent et l'actualité. Cette considération affecte elle-même la question de l'identité à soi de l'*ego* accomplissant la réduction, car elle conduit à reconnaître la nécessité absolue d'une différenciation à soi, contre laquelle doit être reconquise, d'une manière continue, l'unité de la pensée, dans un effort constant. Or, c'est bien la rencontre avec le monde et la force que celui-ci a de mettre au défi nos représentations qui valent comme une incitation à suspendre radicalement la validité de nos convictions et certitudes acquises, plus particulièrement le monde en tant que son existence actuelle n'est pas une répétition du même, mais toujours la figure d'une renaissance possible. En somme, l'acte de reconduire le barrage imposé aux motifs aléatoires de la vie psychique (dans sa pluralité intra- et inter-subjective) pour garantir l'existence d'un espace de pensée unifié et communicable est un acte qui demande un effort continu, lequel ne peut être fondé que sur une attention à la divergence du présent actuel par rapport au présent déjà-là qu'on se représente en fonction du passé. Aussi, l'attention au présent et l'effort d'y indexer d'une manière toujours neuve et inattendue les idées et les structures de sens qui ont eu cours dans son propre passé immédiat est essentiellement une attention à l'autre, dans son irréductibilité absolue, dans son extériorité revigorante, dans sa délicatesse, qui la rend difficile aussi bien à appréhender qu'à reconnaître. Que la réduction phénoménologique puisse dépendre essentiellement du surgissement, toujours renouvelé par l'attention qu'on porte à sa différence, d'un point vivant, c'est ce qu'expriment à merveille les mots choisis par le poète :

fontaine où se mire ma monarchie solitaire, comment pourrais-je
jamais vous oublier puisque je n'ai pas à me souvenir de vous :
vous êtes le présent qui s'accumule³¹.

À la racine d'une philosophie authentiquement dialogique et qui assume l'éventualité des dialogues infinis, il y a, d'un seul et même mouvement, une attention à l'altérité et une lutte active contre le principe d'autopréservation psychique qui nous retient dans une figure limitative de nous-même, lutte en laquelle consiste essentiellement la réduction, dont

³¹René Char, "Marthe", in *Le poème pulvérisé*, 1947

le motif fondamental est cette forme d’amour non possessif qui ouvre à “la possibilité absolue d’un autre soi que celui qu’on se représente à soi [et dont s’ensuit] la liberté de l’homme [ajoutons : et de la femme]”. (MAMARDACHVILI 1997, p. 138). C’est alors bien à travers des séquences de choix libres potentiellement infinies (et effectuées ensemble, l’un contre l’autre) que se configure fondamentalement l’espace constructif dont une logique intuitionniste pourrait définir dans un second temps la structure normative. Seulement, le geste intuitionniste n’est pas celui de bâtir une structure, mais plutôt de faire saillir des points vivants dans les articulations sclérosantes de toute logique dans laquelle quiconque pourrait être tenté de s’installer.

Références

- BECKER, Oskar (1929). “Von der Hinfälligkeit des Schönen und der Abenteurerlichkeit des Künstlers”. In : *Jahrbuch für Philosophie und phänomenologische Forschung*. Ergänzungsband. Husserl-Festschrift. Halle.
- CLERBOUT, Nicolas (2014). *La sémantique dialogique. Notions fondamentales et éléments de métathéorie*. Cahiers de Logique et d’Épistémologie. Londres : College Publication.
- DELIGNY, Fernand (2008). *L’Arachnéen et autres textes*. Paris : L’Arachnéen.
- (2017). *Le croire et le craindre*. Oeuvres. Paris : L’Arachnéen.
- DESCARTES (1999). *Oeuvres philosophiques*. Sous la dir. de Ferdinand ALQUIÉ. T. 2. Paris : Classiques Garnier.
- DUMMETT, Michael (1978). “The philosophical basis of intuitionistic logic”. In : *Truth and other enigmas*. Cambridge : Harvard University Press.
- HEINZMANN, Gerhard (2013). *L’intuition épistémique*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- HUSSERL, Edmund (1947). *Méditations cartésiennes*. Paris : Librairie philosophique J. Vrin.
- KAMLAH, Wilhelm et Paul LORENZEN (1996). *Logische Propädeutik*. Stuttgart : Verlag J. B . Metzler.
- KAPP, Ernst (1942 [1965]). *Der Ursprung der Logik bei den Griechen*. Goettingen : Vandenhoeck und Ruprecht.
- LION, Clément (2019). “On predicator rules and indexicality”. In : *Humanities Journal of Valparaiso*, p. 18-33.
- (2023). *L’intuitionnisme dialogique. Une lecture iconoclaste de l’iconoclasme brouwerien*. Paris : Classiques Garnier.
- LORENZ, Kuno (2010). *Logic, language and method*. Berlin : De Gruyter.

- LORENZEN, Paul (2023). “Logique et Agon”. In : *Philosophie* 157. traduit et présenté par Clément Lion, p. 3-22.
- LORENZEN, Paul et Oswald SCHWEMMER (1975). *Konstruktive Logik, Ethik und Wissenschaftstheorie*. Mannheim : B.I. Wissenschaftsverlag.
- MACHEREY, Pierre (2019). *A l’essai*. Paris : Kimé.
- MAMARDACHVILI, Merab (1997). *Méditations cartésiennes*. Traduit du russe par Tanya Page et Luba Jurgenson. Paris : Actes Sud.
- MOSTROSHILOVA, Nelly (2009). “Husserl’s Cartesian Meditations and Mamardachvili’s Cartesian Reflections. A Unified Twin Way to the Transcendental Ego”. In : *Transcultural studies*, p. 50-64.
- PRADELLE, Dominique (2020). *Intuition et idéalités. Phénoménologie des objets mathématiques*. Épiméthée. Paris : PUF.
- RAHMAN, Shahid et al. (2018). *Immanent reasoning or equality in action : A plaidoyer for the play level*. Logic, Argumentation and Reasoning. Springer International Publishing.